

Mots d'Amérique en terre québécoise

JEAN MORENCY, *La littérature québécoise dans le contexte américain*, Québec, Nota Bene, Collection Terre américaine, 2012, 180 pages

Pascal Chevrette

Volume 7, Number 2, Spring 2013

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/68738ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Ligue d'action nationale

ISSN

1911-9372 (print)

1929-5561 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Chevrette, P. (2013). Review of [Mots d'Amérique en terre québécoise / JEAN MORENCY, *La littérature québécoise dans le contexte américain*, Québec, Nota Bene, Collection Terre américaine, 2012, 180 pages]. *Les Cahiers de lecture de L'Action nationale*, 7(2), 23–24.

MOTS D'AMÉRIQUE EN TERRE QUÉBÉCOISE

Pascal Chevrette

JEAN MORENCY

LA LITTÉRATURE QUÉBÉCOISE DANS LE CONTEXTE AMÉRICAIN

Québec, Nota Bene, Collection Terre
américaine, 2012, 180 pages

Voici 10 courts essais réunis qui scrutent à la loupe quelques œuvres de la littérature québécoise pour y «chercher l'américanité là où précisément l'on ne s'attendrait pas toujours à la trouver». Ce recueil s'inscrit dans un champ de recherche qui connaît ces jours-ci belle fortune, qu'on pense à la *Critique de l'américanité* de Joseph-Yvon Thériault, aux travaux de Gérard Bouchard ou encore à ceux d'Yvan Lamonde. Depuis «l'Amérique sémillante au cœur d'or», clamée naïvement par Borduas et les siens dans *Refus global*, l'Amérique est devenue une réalité à explorer, un certain symbole d'ouverture, associée à la liberté, aux grands espaces, à l'affirmation ou à la métamorphose. Même si économiquement le Québec s'inscrit très bien dans le territoire nord-américain, il continue malgré tout d'entretenir sur les plans symboliques et culturels ses zones d'ombre et ses ambiguïtés.

L'universitaire Jean Morency tente à travers ses études de préciser cette notion plus complexe qu'elle n'y paraît chez des écrivains prolifiques tels que Jacques Poulin, Victor Lévy-Beaulieu, Gabrielle Roy ou encore Claude Jasmin; il ne laisse pas non plus dans l'ombre d'autres auteurs francophones de l'ensemble canadien comme le Franco-Ontarien Daniel Poliquin et l'Acadien Jacques Savoie. Ne réduisant pas l'objet de son étude à une stricte analyse de contenu, Morency, qui enseigne à l'université de Moncton, se questionne également sur la pratique sociale de l'écriture et le champ littéraire comme institution, qui recouvre à la fois les mondes de la publication, de la traduction, de la diffusion, de la critique voire même de l'idéologie. Car là aussi se manifestent les traces d'une américanité, que ce soit par les affinités liant le Québec aux autres nations de l'Amérique (comme le Mexique et le Brésil), la constitution d'une tradition intellectuelle, la reconnaissance du statut de ses œuvres ou encore son rapport à l'Europe. L'essai se divise en deux parties: d'abord, une description des traits de l'américanité québécoise; ensuite, diverses études comparées, études d'ailleurs surprenantes puisqu'on y rapproche Gabrielle Roy à Washington Irving, et le patriotique Octave Crémazie à Edgar Allan Poe.

Pour montrer toute la richesse de la notion, Morency évite de se limiter à l'éventail classique des thèmes de la liberté, du

métissage et des grands espaces. La notion d'américanité, selon lui, «peut être associée autant à une sensibilité, voire à un imaginaire collectif, déterminant et privilégiant certaines thématiques (espace, nature, "frontière", solitude, etc.) qu'à une esthétique propre aux littératures postcoloniales (affirmation culturelle, contestation des formes établies, réflexion sur les genres littéraires, travail sur la langue, etc.)». Ces dimensions institutionnelles et esthétiques constituent les pierres d'assise de son travail qui se situe dans le sillage des idées de ses collègues montréalais comme François Ricard et Pierre Nepveu qui ont nourri la réflexion sur le sujet.

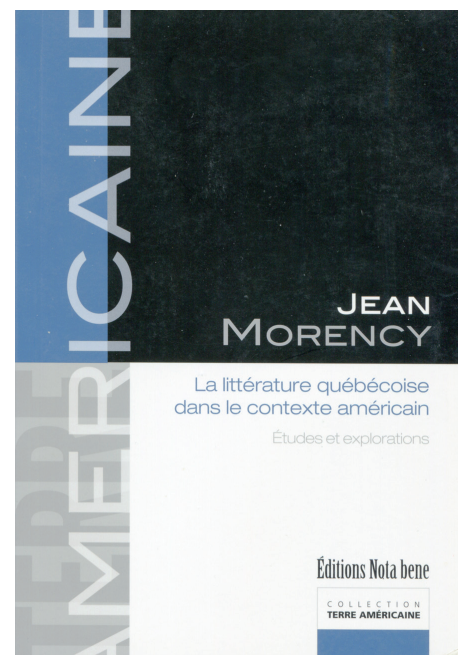
Les transferts culturels

Bien que les élites culturelles canadiennes-françaises se soient historiquement montrées réfractaires dans leurs discours à l'influence étatsunienne, on ne saurait négliger le rôle de certains «passeurs» ayant cherché à motiver une modernité et une sensibilité littéraire en lognant du côté des États-Unis. Morency déterre ainsi une «filière américaine» qui

Là où Morency contribue le plus au débat, c'est en opérant des croisements originaux entre des auteurs que l'on serait peu porté à comparer, d'aborder la question de l'hybridité des genres et celle du rapport à la langue.

plonge ses racines bien avant la Révolution tranquille, période à laquelle on attribue généralement le processus d'américanisation de la culture québécoise. En effet, les exemples sont nombreux, d'abord d'écrivains franco-américains comme Rosaire Dion-Lévesque, traducteur de Walt Withman, et Robert Choquette, mais aussi d'intellectuels du Québec comme Pamphile Le May (traducteur de Longfellow), Louis Dantin, Edmond de Nevers (auteur d'un essai: *L'âme américaine*), Alfred Desrochers et Jean-Charles Harvey, qui ont développé en leur temps un goût pour les lettres étatsuniennes.

Morency insiste pour distinguer une vulgaire américanophilie et une curiosité face aux corpus du voisin du sud. Ces intellectuels du tournant du XX^e siècle auraient contribué à la mise en place d'une «nouvelle conscience continentale». Louis Dantin serait à ce titre un cas important: «Le parcours intellectuel de Dantin est exemplaire d'un mouvement de prise de distance avec le milieu canadien-français et d'ouverture à de nouvelles réalités, non pas uniquement françaises, mais aussi nord-américaines.» (p. 43) Même



exemple chez Jean-Charles Harvey qui, au cours d'une polémique entre lui et le très conservateur Claude-Henri Grignon, attirait l'attention sur ce qui se produisait dans les milieux artistiques (autant en musique qu'en littérature) et les réseaux étatsuniens. Le rapport entretenu envers la littérature étatsunienne n'était pas, dans son point de vue, «proaméricain», mais aurait surtout visé à «insuffler un air neuf à la sensibilité littéraire canadienne-française.»

Dévoration culturelle

Enthousiaste à l'idée de découvrir ces nouvelles avenues propices à la compréhension du caractère américain de la littérature québécoise, Morency attire également notre attention sur le concept de dévoration culturelle, peu relevé dans les études québécoises. Face à une américanité vécue comme rupture et affirmation à l'égard d'une vieille Europe colonisatrice, le concept de dévoration culturelle reposerait plutôt sur l'idée d'une assimilation et d'un dépassement.

On doit cette notion à un écrivain brésilien, Oswald de Andrade, qui aurait écrit en 1928 un *Manifeste anthropophage* dans lequel il postulait que les littératures coloniales ne pourraient s'affirmer qu'en assimilant la culture du colonisateur. La problématique se serait posée aux écrivains québécois des années 1970 dans le contexte de la décolonisation. Mais, précise Morency, loin d'y voir un «décalage temporel» et un retard, il faudrait y voir «l'indice de la permanence du rapport problématique que les Québécois, citoyens d'un pays incertain, pour reprendre l'expression de Ferron, entretiennent avec l'Europe et l'Amérique.» Disons qu'au-delà des belles formules, cela demeure néanmoins l'expression d'un retard.

Ce qu'implique la curieuse métaphore de la dévoration, c'est la volonté de se constituer une légitimité en assimilant et en imitant d'autres modèles littéraires. C'est en suivant cette idée que Morency suit le parcours de Victor-Lévy Beaulieu et d'une de ses œuvres phares, *Monsieur Melville*, un roman

suite de la page 23



dans lequel Beaulieu s'approprie, à travers son personnage d'Abel Beauchemin, la vie de l'écrivain Herman Melville (associé à la fondation de la littérature étatsunienne), pour, en l'imitant, se substituer à lui, et ainsi marquer du sceau de la fondation la littérature québécoise. Une telle modalité de refonte et de mimétisme ne ferait que confirmer l'état de précarité dans lequel se trouve le Québec, oscillant entre le «relais américain» et le «relais français»; le Melville de Beaulieu ne serait qu'une «simple manifestation d'une catastrophe se déroulant sur fond de vide, et ne débouchant sur rien d'autre que de la béance.»

S'intégrer ou s'assimiler?

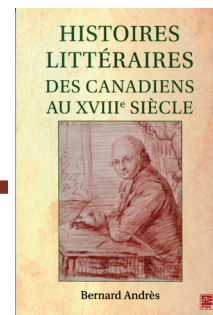
Morency consacre quelques pages au roman de la route, genre inévitable et emblématique de l'Amérique. Mais il n'est pas de ceux qui croient que nous n'avons affaire là qu'à une simple copie de ce qui s'est fait, par exemple chez Kérouac. Il y voit plutôt l'expression d'une appropriation réussie. Il affirme que la «floraison des romans de la route au Québec ne fait pas que traduire un état de colonisation culturelle ou littéraire, comme pourrait le suggérer la logique traditionnelle de l'américanisation. Au contraire, une telle effervescence me semble exprimer un syncrétisme culturel très intéressant, qui se manifeste à différents niveaux, notamment dans la rencontre de plusieurs médias ou langages» (p. 66).

Néanmoins, Morency ne peut que constater des lacunes, ou un certain «retardement», en constatant le poids de la culture américaine sur un Québec qui ne parvient pas à s'affirmer clairement. La

question de l'américanité lui apparaît être ici un long processus, alors qu'aux États-Unis les modalités de décrochage d'avec l'Europe étaient déjà en cours depuis déjà les décennies 1820-1860. Ici, semble se manifester chez l'élite une sorte de résistance, bien différente de l'état de réceptivité dans lequel se trouve la culture populaire. D'autre part, s'il perçoit des similitudes entre les vieux mythes entretenus d'un grand texte national canadien et du Grand roman américain (chapitre 8), il ne peut passer sous silence, dans le chapitre 9, le constat suivant que «la littérature québécoise se situerait, à cet égard, quelque part entre l'impossibilité du décrochage européen et la non-pertinence de ce même décrochage.»

Conclusion

Cet essai rappelle le caractère inachevé de l'institution littéraire québécoise par rapport à son affirmation américaine. Son constat est que subsiste encore la lancinante oscillation entre les deux relais culturels, le français et l'américain. Là où Morency contribue le plus au débat, c'est en opérant des croisements originaux entre des auteurs que l'on serait peu porté à comparer, d'aborder la question de l'hybridité des genres et celle du rapport à la langue. Un autre mérite de l'essai est sa réflexion sur la littérature comme pratique de diffusion des œuvres, de réceptions et de critiques, autant de variables dans cette complexe équation à l'Amérique. ❖



BERNARD ANDRÈS HISTOIRES LITTÉRAIRES DES CANADIENS AU XVIIIÈME SIÈCLE Québec, PUL, 2012, 330 pages

Depuis bientôt vingt ans, Bernard Andrès travaille patiemment à la réhabilitation des lettres canadiennes du XVIII^e siècle. Son dernier grand massif, publié en 2010 sous le titre *La conquête des lettres au Québec (1759-1799)*, donnait au lecteur la substantifique moelle de ses sources en livrant, dans un ouvrage de près de 700 pages, de rares documents (certains manuscrits, d'autres, imprimés) passés sous le nez des historiens et des littéraires depuis trop longtemps. Dans les premières pages de son nouveau livre, Andrès s'interroge sur les raisons de cet oubli ou plutôt de l'intérêt mitigé du milieu scientifique. Et pourtant, les entreprises de mise au jour des lettres québécoises sont bien ancrées depuis plusieurs années, que l'on pense seulement au remarquable travail effectué par les Maurice Lemire, Jacques Michon ou Patricia Lockhart Fleming, Gilles Gallichan et Yvan Lamonde. Reste que les qualificatifs utilisés pour décrire les lettres du XVIII^e siècle tombent souvent dans le misérabilisme ou la préhistoire: «auteurs microscopiques», «quelques curiosités maintenant vieillottes et surannées», «pâles auteurs du XVIII^e siècle», etc. Les mots sont durs et dénotent le regard (trop) rapide qu'on a posé sur ces textes. La tâche à laquelle s'attèle Bernard Andrès dans son *Histoires littéraires des Canadiens au XVIII^e siècle* est de les redécouvrir. Après un travail de moine qui l'a amené à débutsquer, commenter, critiquer et contextualiser nombre de textes, il est maintenant temps à ses yeux de faire la synthèse de cette époque.

La synthèse proposée n'a pourtant pas cette dimension didactique visant à enchaîner les auteurs et les textes comme autant de pièces d'un casse-tête qui, une fois, assemblées, donnent enfin une image globale. Le propos d'Andrès est tout autre, «on y observera la façon dont les Canadiens passent du statut de personnages à celui d'acteurs littéraires» (p. 9). L'arsenal théorique est alors longuement décrit, notamment dans la première partie «Archéologie du littéraire». De Le Goff, en passant par Ricoeur pour en arriver à Foucault, Andrès insiste lourdement sur la notion qui fait qu'un texte passe du statut de document à celui de monument. La formule foucauldienne n'est pas ici une vue de l'esprit, mais une structure forte qui oriente l'analyse au point où le lecteur se demande parfois si la dose de Foucault aurait pu être moins forte.

Andrès insiste également sur la périodisation singulière qu'il entend adopter, celle du XVIII^e siècle. L'auteur parle même de «l'invention du XVIII^e siècle». Pour celui qui comprend les lettres dans l'émergence puis la domination de la République des Lettres au sens des Lumières, cet élément va de soi, mais pour les historiens et littéraires québécois,

l'idée peut choquer. Car Andrès n'entend pas réduire au dénominateur commun les traits littéraires du régime français et britannique, mais plutôt les étudier ensemble en reconnaissant la coupure fondamentale qu'est le changement de métropole, mais qui n'est pas, au final, un facteur de cassure épistémologique. En d'autres mots, il est grand temps de prendre ce XVIII^e siècle à bras le corps et de ne plus considérer la Nouvelle-France comme une et entière, mais de l'étudier selon une logique d'Ancien Régime propre aux sociétés européennes et par ricochet, coloniales. Si l'historien Guy Frégault a été l'un des premiers à considérer le XVIII^e siècle comme un tout bien qu'il n'ait proposé qu'un chapelet de petites études (notamment dans *Le XVIII^e siècle canadien. Études*, 1968), jamais on ne s'est attelé à la tâche d'«inventer le XVIII^e siècle» pour reprendre l'expression de Bernard Andrès. Pourtant, ce siècle est là, il a sa cohérence, celle qui lui est donnée par les facteurs politiques, sociaux et culturels que l'on peut résumer aux Lumières mais qui recourent un ensemble beaucoup plus grand. Bernard Andrès permet aujourd'hui, selon nous, non pas d'inventer le XVIII^e siècle, mais de l'étudier tout simplement.

Les deuxième et troisième parties du livre permettent alors de voir se constituer des personnages littéraires qui sont loin d'être des «auteurs microscopiques». Élisabeth Bégon, avec son français désinvolte, dont la langue accroche sur les mots, les accords et l'orthographe, tranche un Luc Saint-Luc de La Corne qui produit un récit enlevé. Puis arrivent les rumeurs, notamment à propos de l'invasion américaine, et émerge une certaine forme d'esprit public, les unes comme l'autre repris par la *Gazette littéraire de Montréal* de Fleury Mesplet et son fidèle collaborateur Valentin Jautard. Les lettres irriguent maintenant les consciences et chargent les plumes de ceux qui veulent voir se transformer le régime. Avec son fameux *Appel à la justice de l'État* (que l'on gagnerait à étudier davantage dans les cours d'histoire), Pierre Du Calvet incarne parfaitement la manière dont l'écriture politique met en action les volontés de réforme des Canadiens.

Bernard Andrès livre ici une étude érudite, savamment présentée, intelligemment expliquée. L'ouvrage aurait cependant gagné à intégrer les récents développements de l'histoire culturelle, notamment les propositions d'un Pascal Ory ou de Jean-François Sirinelli, mais aussi les apports de l'histoire croisée développée entre autres par Michael Werner et Bénédicte Zimmermann.

Laurent Turcot